

On a fait grand bruit dernièrement, dans les journaux et dans les coulisses, à propos de la prétention qu'aurait soulevée M. Richard Wagner de diriger lui-même l'exécution, aux premières représentations du *Tannhäuser*.

Nous ayons voulu remonter à la source de ces bruits, et la seule chose positive que nous avons pu nous procurer est le fragment suivant d'une lettre adressée par M. Richard Wagner à M. Dietsch, l'honorable chef d'orchestre de l'Opéra :

« Je [illegible] de cette occasion, cher maître, écrit M. Wagner à M. Dietsch, pour vous répéter combien je suis touché du zèle avec lequel vous avez bien voulu saisir mes moindres intentions et de l'habile direction que vous avez su imprimer à un ouvrage qui offrait des difficultés inaccoutumées, et pour vous en exprimer toute ma gratitude.

« Votre tout dévoué,

« RICHARD WAGNER. »

En présence d'une pièce aussi formelle, toutes les rumeurs tombent, tous les bruits se dissipent. M. Dietsch remplira sa fonction de chef d'orchestre et M. Wagner n'exposera pas sa personne aux inconvénients, si grands pour la modestie, de l'approbation directe, aux inconvénients, si grands pour l'amour-propre, de l'improbation directe. Il sera ce que doit toujours être le compositeur : l'âme de l'œuvre, et comme l'âme, il ne se manifestera que par les effets de sa pensée.

Nous n'avons jamais cru, pour notre part, qu'un homme intelligent comme l'est M. Wagner voulût introduire dans le seul pays où il n'existe pas cet usage attentatoire à la dignité du compositeur, d'après lequel il doit diriger en personne l'exécution de son œuvre. M. Verdi, qui sait porter très fièrement la qualité d'artiste, a profité de l'influence due à ses grands succès pour abolir en Italie cet usage détestable.

On ne sait guère, parmi nous, à quels outrages cette abominable pratique a exposé des hommes que nous entourons d'une juste vénération, à quelles extrémités elle les a réduits. L'extrait suivant d'une conversation de Rossini peut fixer l'opinion à ce sujet. Le maître, aussi grave lorsqu'il parle que lorsqu'il chante, voulut bien raconter un jour les incidents de la première représentation du *Barbier* [*Il barbiere di Siviglia*]. Son auditeur, frappé de ses paroles, les écrivit, en sortant, pour les conserver comme un monument de l'histoire.

« Je ne savais pas, dit Rossini, que mon abbé (l'auteur du livret) avait beaucoup d'ennemis à Rome. Avec la cabale des partisans de Paesello [Paisiello], cela faisait deux cabales. Le soir de la première représentation, *on siffla* depuis l'ouverture des portes ; *quand j'entrai pour conduire l'ouvrage au piano*, selon l'usage italien de ce temps-là, *on siffla de plus belle, et l'on n'arrêta pas de toute la soirée*. LE PUBLIC SE MOQUAIT DE MOI, et moi je me moquait du public. Il me lançait DES QUOLIBETS ET DES INJURES que je lui renvoyais de toute ma force.

Quand on maltraitait trop mes pauvres chanteurs, qui se donnaient tant de peine pour mon ouvrage, MOI JE LES APPLAUDISSAIS ! Cela redoublait le scandale.

« Garcia faillit en faire une maladie ; mon sang-froid surtout l'exaspérait. Je lui disais : — Puisqu'on a sifflé avant le commencement, c'est un parti pris, ce n'est pas un jugement.

« Pour la seconde représentation, j'écrivis, vu le scandale de la première, que je ne voulais par paraître. On me répondit de faire comme je l'entendrais ; après le premier acte, on vint me chercher avec des flambeaux : *je croyais qu'on voulait mettre le feu à la maison.* »

Quel tableau ! ce grand homme, cet artiste incomparable, entouré déjà de la gloire de *Tancredi* [*Tancredi*], recevant en personne les quolibets et les injures du public, les renvoyant à ce public, avec la verve que suppose la récente composition du *Barbier* [*Il barbiere di Siviglia*], et vengeant par un trait à la Boissy d'Anglas ses chanteurs outragés et méconnus. C'est épique en son genre, et digne d'inspirer un peintre !

Oh ! que notre usage français, de tenir le compositeur en dehors de tous les débats d'une première représentation, est meilleur gardien de la dignité du maître et de celle de l'auditoire ! Chez nous, l'œuvre seule est en question ; on peut l'approuver hautement sans adresser une flatterie personnelle à l'auteur ; on peut la désapprouver sans faire une injure personnelle à cet auteur. Son absence est la meilleure garantie de la sincérité du jugement qu'on portera sur l'œuvre, et de la convenance avec laquelle on le portera.

La lettre adressée par M. Wagner à M. Dietsch nous occasionne une grande joie ; nous sommes vraiment heureux qu'il l'ait écrite, car elle fait tomber des bruits qui, sans cesse réitérés, grossis outre mesure, prenaient les proportions d'un magnifique *puff* à grand orchestre, ou d'un prétexte habilement ménagé pour sauve-garder l'amour-propre du compositeur en cas d'insuccès.

Il résulte de tout ce qu'on vient de lire, que la première représentation du *Tannhäuser*, réglée selon nos excellents usages, sera une première représentation comme toutes les autres ; le public français y apportera cette vive curiosité, ce goût épuré d'appréciation, cette courtoisie qui le distinguent entre tous les publics. Si l'œuvre réussit, on répètera le mot célèbre : « Rien n'est changé en France ; il n'y a qu'un Français de plus. » Si elle échoue, on substituera la variation suivante à notre généreuse formule d'adoption : « Rien n'est changé en France ; il n'y a qu'un opéra de trop. »

Et tout sera dit !

...

ALEXIS AZEVEDO.

***L'Opinion nationale*, 12 mars 1861, p. 1.**

Title of journal	L'Opinion nationale
Date	12 mars 1861
Day of week	mardi
Printed date correct?	Yes
Full title of article	Musique
Signature	Alexis Azevedo
Author's full name	Alexis Azevedo
Placement in text	Front-page Feuilleton